

préfecture, trop étroits encore pour recevoir les nombreux invités qui se pressaient sur leurs pas.

Le mardi, à neuf heures du matin, le son des cloches mises en volée, les troupes qui s'échelonnaient depuis la préfecture maritime jusqu'au delà des glaciais, la garde nationale en tête, un cortège non moins brillant que nombreux, le bruit enfin du canon de la compagnie de vétérans, annonçaient à la population que LL. AA. RR. quittaient Brest, laissant aux malheureux des marques de leur bienveillance et de leur générosité, aux classes plus favorisées de la société, des souvenirs, des qualités heureuses qui distinguent si éminemment la jeune et gracieuse princesse de Joinville et son noble époux.

Après avoir retracé les diverses circonstances du séjour à Brest des princes, nous sommes heureux de pouvoir ajouter que LL. AA. RR. ont voulu apporter des soulagemens aux besoins des classes malheureuses de notre cité : nous savons, en effet, qu'indépendamment de secours accordés secrètement à des familles de serviteurs, privées de leurs soutiens, une somme de 4,000 fr. a été remise, par moitié, à M. le vice amiral, préfet maritime, et à M. le maire de la ville, pour être distribuée aux familles nécessiteuses de la population civile et maritime de la ville de Brest.<sup>27</sup>

—La princesse du Brésil apporte à son époux, par contrat de mariage : 1<sup>o</sup> 1,000,000 fr. en argent ; 2<sup>o</sup> 150,000 fr. de rente sur le 6 0/0 brésilien ; 3<sup>o</sup> vingt-cinq lieues de terres dans la province de Sainte-Catherine au choix du prince, dans les meilleures localités. Cette province, située le long de la mer, contient de magnifiques forêts et des mines ; 4<sup>o</sup> la princesse possède comme fortune privée, 26,000 fr. de rente, en cent quarante-cinq inscriptions sur le 6 0/0, et pour environ 200,000 francs de diamans et bijoux ; 5<sup>o</sup> l'empereur du Brésil fait don à sa sœur de 300,000 fr. pour son trousseau.

Les droits à la couronne du Brésil sont expressément réservés à Mme la princesse de Joinville ; elle deviendra impératrice du Brésil, à l'exclusion même de sa sœur aînée, la reine de Portugal, si l'empereur don Pedro II et la princesse dona Januaria, l'héritière présomptive, viennent à décéder sans héritiers immédiats. Cette clause est insérée dans le contrat de mariage de la princesse.

#### ANGLETERRE.

—Il règne, à Londres, une certaine mésintelligence entre le roi de Hanovre et le duc de Wellington. Depuis quelque temps, ils évitent de se rencontrer l'un l'autre.

—On prête au cabinet tory le dessein d'augmenter l'armée anglaise de 10,000 hommes, par mesure de précaution.

—On s'occupait beaucoup ces jours derniers, à la bourse de Londres, de l'achat de 50,000 liv. st. (1,250,000 fr.) de consolidés pour le compte de la banque d'Irlande. On disait que M. O'Connell avait voulu placer sûrement les fonds provenant de la souscription pour le rappel, et l'on s'étonnait que l'association des repealers pût déjà disposer de sommes aussi considérables.

—Le gouvernement anglais a cru devoir donner des ordres vigoureux pour la répression des excès de la troupe de Rebecca ; on doit employer le canon contre ces bandes.

—Maintenant les bâtimens à vapeur entrent pour un cinquième dans la force totale de la marine militaire anglaise.

#### IRLANDE.

—Dans une séance de l'association tenue le 15 juillet à Dublin, M. O'Connell a déclaré qu'après avoir lu les derniers débats du parlement il était impossible de ne pas considérer la cause de l'Irlande comme gagnée.

—Un grand meeting a eu lieu le 20 à Wexford (Irlande). Nous avons remarqué les passages suivans dans le discours de M. O'Connell :

« Que se passe-t-il dans le pays de Galles ? Les habitans de Galles sont en état de rébellion nocturne ; ce n'est pas à la clarté du jour, c'est à la faveur des ombres de la nuit qu'ils se révoltent. Après avoir détruit les portes, ils vont tâcher de faire abolir les dîmes. En Angleterre, 20,000 ouvriers charbonniers ont été renvoyés dans le Staffordshire, on les dit décidés à se rendre à Londres, marchant quatre de front, pour demander à Pitt et à Wellington ce qu'ils entendent faire en leur faveur ; et voilà des gens que l'on n'appelle pas rebelles, on réserve pour nous cette appellation, pour nous qui ne portons pas de piques ! Hommes de Wexford, j'ai confiance en vous. Je vous invite à vous enrôler dans mon armée, nous ne porterons pas de piques nous autres volontaires pacifiques. Entendez ma voix. formez vos bataillons, il me faut absolument un régiment. Allons mes amis, je compte sur vous et l'Irlande aussi.

« Pour la première fois depuis cinq cents ans l'Irlande, qui se montre enfin ce qu'elle est peut être une nation si elle mérite de l'être. Que voulons-nous ? que cherchons-nous ? Nous visons au plus noble but qu'il soit donné à l'homme d'atteindre. Notre patrie gémit en proie à la dégradation ; elle est sous le poids d'une tyrannie oligarchique, sous la domination étrangère. Il est temps de la relever, de lui rendre sa physionomie nationale, et à ses habitans leurs droits et leurs libertés. Les Irlandais pour l'Irlande, et l'Irlande pour les Irlandais. Nous n'ambitionnons pas la suprématie, nous ne désirons pas dominer sur les autres, non, tout ce que nous voulons est d'obtenir que notre chère patrie nous soit rendue. Que les Anglais jouissent de l'Angleterre, les Écossais de l'Écosse, les Français de la France, mais aussi que l'Irlande soit aux Irlandais. »

Ce discours a vivement excité les sympathies de la nombreuse assemblée.<sup>28</sup>

#### OTAÏTI.

—On se rappelle que le correspondant américain, par lequel on a appris la nouvelle de la querelle qui avait eu lieu entre les Français et les Anglais, à Otahiti, terminait sa première lettre en disant que le pavillon tricolore avait été nuitamment enlevé par les agresseurs, et que le capitaine Talbot avait menacé de faire jouer ses canons sur ceux qui essaieraient de le relever. Dans sa seconde lettre, de quinze jours plus récente, il annonçait qu'il y avait une espèce d'armistice, sans dire comment s'était terminée la querelle dont avait été l'objet le drapeau français. Nous n'hésitâmes pas à combler cette lacune en affirmant que nos braves marins n'avaient pas reculé devant les menaces britanniques, et que notre pavillon avait dû être arboré avant qu'ils eussent consenti à une trêve. Nous ne nous étions pas trompés, car il résulte d'une lettre reçue par le *Morning Chronicle* de Londres, que quelques heures après avoir été abattu, le drapeau fut de nouveau hissé au haut de son mât, par quelques marins de la *Boussole*, sans que les Anglais aient fait la moindre résistance au rétablissement de cet emblème de la domination française sur le territoire d'Otaïti. Les négociations auxquelles cette affaire a dû donner lieu entre les gouvernemens de Londres et de Paris étaient secrètes encore aux dernières dates. *Courrier des Etats-Unis.*

### UNE NUIT TERRIBLE.

(Suite et fin)

Vous savez que, selon la disposition d'esprit où nous sommes, selon un premier coup d'œil, une première impression, les mêmes objets se présentent à nous sous un aspect sombre ou gai, aimable ou sinistre. Il est bien positif que la physionomie de cette maison et de ses habitans n'était pas propre à prévenir en leur faveur. Par un beau jour bien éclatant, et surtout voyageant en compagnie, Adalbert n'aurait vu, dans cet intérieur de cabaret, qu'un délicieux sujet d'étude. Mais dans cette demi-obscurité, seul avec des gens d'une figure aussi peu gracieuse, notre voyageur, qui, il faut l'avouer, n'est pas doué d'un courage à toute épreuve, ne se sentait pas entraîné vers des idées riantes. Et cependant, les circonstances ne lui permettaient pas d'hésiter dans le choix de son logement.

Quelques tentatives d'Albert pour lier conversation, en attendant le frugal souper dont la maîtresse du logis faisait les apprêts, n'obtinrent qu'un succès très-médiocre. L'artiste chevelu se borna donc à s'entretenir avec ses propres pensées, et à écouter la pluie furieuse qui mêlait son bruit au sifflement du vent et aux éclats du tonnerre. Ce déchaînement des éléments, qui, dans une prédisposition différente, aurait fait mieux sentir au héros de cette histoire le plaisir de se trouver à l'abri, donnait cette fois, un tour moins heureux à ses idées. Dans un moment où, pour mesurer la longueur de la soirée, Adalbert tirait de son gousset une assez belle montre d'or, il crut voir le regard de son hôte se fixer, avec une expression singulière, sur le brillant métal.

—Voilà une montre qui vaut de l'argent ! dit le maître du cabaret d'un ton persuadé.

—Eh ! eh ! fit Adalbert avec une petite moue dénigrante, regrettant d'avoir exposé un pareil appât à des yeux qui semblaient si bien apprécier la valeur.

—Pour le prix de cette montre-là, reprit son interlocuteur, on vous aurait bien un bon arpent de prairie, avec deux vaches dessus ! — Oh ! oh ! c'est beaucoup dire. Tout ce qui brille n'est pas... Vous savez le proverbe.

Le cabaretier ne mordit pas à cet essai de plaisanterie, et se mit à se promener silencieusement dans la chambre. Les regards d'Adalbert vinrent tomber, à leur tour, sur la hache dont le tranchant très-aiguë brillait dans l'ombre.

En dépit de l'appétit qui le travaillait naguère, notre ami ne fit pas grand honneur au souper qu'on lui servit. Pour égayer un peu le repas, il engagea le maître de la maison à prendre sa part d'une bouteille de vin qu'il lui aurait même très-volontiers laissé tout entière. Le montagnard vida à peine son verre. Se rappelant l'invariable habitude des aubergistes de Walter Scott, qui aident de si grand cœur leurs hôtes à épuiser la cave et à grossir le mémoire, Adalbert ne put s'empêcher de trouver quelque chose d'étrange dans cette sobriété qu'il interpréta en mauvaise part. Les sociétés de tempérance n'ont pas pénétré dans les Cévennes. Nécessairement, cet homme doit avoir des raisons particulières pour être si sobre. Pour quel usage tient-il donc si fort à conserver toute sa tête !

Un moment après, Adalbert, d'un ton qu'il rendit faussé indifférent que possible, demanda à l'hôtelier s'il avait des voisins. — L'habitation la plus proche, répondit celui-ci, est à un bon quart de lieue. Oh ! pas moyen de faire la conversation de porte à porte !

Adalbert, peu charmé de la réponse, entrevit sous ces paroles une ironie féroce.

Le souper fini, le touriste parisien n'avait plus autre chose à faire qu'à se jeter dans les bras de Morphée, comme dirait un poète grec, — ou, sans métaphore classique ni romantique, à aller se coucher. Il pria donc le maître du cabaret de lui montrer l'endroit où il devait passer la nuit.

Le Cevenol alluma une seconde chandelle, qu'il mit dans son vieux chandelier de fer, et dit à Adalbert de le suivre. Il le fit passer par une espèce de réduit, d'où un escalier de moulin, pour ne pas dire une échelle, conduisait dans la chambre située à l'étage supérieur.

Sous cet escalier ou cette échelle, se trouvaient quelques hottes de paille. Les regards d'Adalbert s'étant dirigés de ce côté, que vit-il ? Deux pieds